



VOL. V.—No. 44.

MONTREAL, JEUDI, 29 OCTOBRE 1874

ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00.
PRIX DU NUMERO, 7 CENTIMS.

Les œuvres complètes de M. Faucher de St. Maurice

M. Faucher de St. Maurice, dont le nom est depuis longtemps inscrit dans nos annales littéraires, vient de réunir et de publier en quatre volumes, chez Duvernay Frères et Dansereau, ses œuvres, jusqu'alors éparées dans les colonnes des journaux et des revues.

Cette publication met le lecteur plus à même d'apprécier le mérite de l'écrivain, en donnant une meilleure vue d'ensemble sur son œuvre. Quoi qu'en dise M. Faucher dans sa trop grande modestie, il n'est pas de ceux qui ont besoin d'indulgence, et si je crois deviner ses goûts à ce sujet, il préfère une critique sérieuse et impartiale à des louanges exagérées et prodiguées sans discernement.

M. Faucher est avant tout un écrivain consciencieux, qui n'épargne ni les recherches ni le travail pour rendre son œuvre intéressante et utile. Dans notre siècle, et dans notre pays, il lui faut tenir compte de s'être voué au culte des lettres, et d'entretenir chez lui le feu sacré de l'art. J'ai à peine besoin de mentionner que ses principes sont conformes à la plus stricte morale, que ses goûts et ses aspirations sont d'un caractère élevé, qu'il pense et parle comme il sied à un chrétien et à un gentilhomme.

Le *Voyage de Québec à Mexico* est la partie la plus importante et en même temps la mieux réussie de ses œuvres.

Rien n'est plus dans son genre que ce journal de touriste, entremêlant les incidents, les observations et les impressions, et que cette causerie familière avec le lecteur, devenu compagnon de route.

Je me dis qu'il doit être fort agréable de voyager avec M. Faucher. Grâce à lui, on oublie les ennuis, les désagréments et les dangers de la traversée. On affronte gaiement le vomito, et les bandits de Juarez, et vient un tremblement de terre, c'est à peine s'il aura l'effet d'interrompre notre rêverie philosophique sur les destinées et la grandeur déchue des anciens Astèques.

Mais ce que j'estime encore plus que cette verve spirituelle chez notre auteur, c'est son amour de l'érudition et de la science, qui lui fait entasser les notes et les documents, et procure au lecteur plus d'une page savante sur la géographie ou l'histoire du Mexique et sur les mœurs de ses habitants. Et dans la narration de cette campagne du Mexique, quel contraste étrange présentent ces descriptions riantes d'un paysage enchanté et qui fait rêver à l'Eden, à côté des scènes terribles que nous offrent les champs de batailles, des villes saccagées, les exécutions et les massacres. Mais M. Faucher ne s'est pas contenté de faire des tableaux et des descriptions de batailles, il a fait de l'histoire, et dans ce but il a joint à la relation de son voyage un travail intéressant et instructif sur la guerre au Mexique.

Comme toutes les natures sensibles et impressionnables, M. Faucher passe facilement et subitement du rire aux larmes. Dans le livre de *Québec à Mexico*, malgré les tableaux de deuil et de sang que nous présente la dernière partie, c'est cependant la veine joyeuse qui domine généralement. L'humeur insouciance, les saillies piquantes et originales marquent d'un cachet naturel ces souvenirs de la vie militaire.

Dans les contes et récits, réunis sous le titre *A la bruyante*, il règne au contraire une teinte générale de tris-

tesse et de mélancolie. Je trouve même que la situation se fait parfois sombre à l'excès. Ainsi, dans *Les Blessures de la Vie*, nous sommes en présence d'un infortuné qui, malgré ses efforts constants et opiniâtres, semble irrévocablement voué à la misère, et fait mentir le proverbe *labor omnia vincit improbus*. Ce spectacle, présenté comme une *histoire de tous les jours*, pourrait décourager une foule de nos jeunes gens qui ont à faire leur débuts dans des conditions aussi défavorables que le héros des *Blessures de la Vie*.

Une *histoire de tous les jours*. Peut-être ce titre aura-t-il été mieux placé en tête de l'histoire du Père Michel, si vite oublié par l'inconstante Marguerite, qui, en vraie fille de notre siècle, n'a garde de manquer un bon parti, en attendant trop longtemps son fiancé absent.

Une sensibilité délicate et touchante distingue la plupart de ces récits. Mais je dois faire à l'auteur le grand reproche de n'avoir pas tenu compte de la couleur locale. Ces légendes n'ont pas le véritable caractère Canadien. Le Père Chassou, le Père Michel, voir même Jérôme Tanguay, Jean Bart et Bidou, ont des idées recherchées et un langage figuré qu'on ne trouve pas en général chez nos campagnards. C'est encore l'auteur qui parle par la bouche de ses personnages, et la conséquence en est que ces derniers ne parlent que trop bien.

Des études et des conférences littéraires composent le 4ème volume des œuvres de M. Faucher. Dans la lère de ces conférences il a défini la grande et noble mission de l'homme de lettres. J'y remarque entre autres les passages où il flétrit en termes énergiques les tendances immorales et subversives de la littérature contemporaine, et les effets désastreux produits par la lecture des mauvais romans.

M. Faucher aime sa patrie et se passionne pour ses gloires et ses illustrations. Ces nobles sentiments apparaissent dans l'appel chaleureux qu'il fait à la jeunesse Canadienne pour l'encourager à écrire *les pages oubliées de notre histoire*, et dans le chapitre qu'il consacre au souvenir de M. l'Abbé Laverdière, le savant modeste et dévoué auquel nous devons la réédition des œuvres de Champlain.

Disons encore que les appréciations de M. Faucher témoignent en général d'un sens droit et d'un goût pur et éclairé. Toujours prêt à admirer avec enthousiasme le beau, le bon et le vrai, il sait aussi signaler les erreurs et les fautes sans passion et sans amertume. On pourrait même trouver parfois qu'il y a trop d'admiration et pas assez de critique dans ses études. Ainsi, le jugement qu'il porte sur M. Marmette pourrait être plus sévère sans laisser d'être juste. Je serais aussi disposé à que rer un peu M. Faucher sur le rôle trop important qu'il me ferait attribuer au roman historique dans notre littérature.

Le style de M. Faucher est en général vif, brillant, parfois plein de force et d'énergie. Mais ces qualités sont trop souvent portées à l'excès, et deviennent ainsi des défauts. Comme plusieurs auteurs contemporains, il abuse de l'adjectif, et recherche trop les périodes sonores, et les phrases à effet. Une telle surabondance d'ornements finit par fatiguer le lecteur qui n'y voit plus que du maniéré et de l'affectation. Ce défaut se fait sentir particulièrement dans les contes et récits.

Quoiqu'il n'écrive pas en vers, M. Faucher est poète, et, on le sait, les poètes ont la permission d'oser beaucoup. Cependant notre auteur va encore au-delà de la permission. Plusieurs de ses métaphores sont véritablement trop audacieuses, et, examinées de près, seraient trouvées manquer de justesse.

Avec plus de simplicité, on voudrait encore quelquefois trouver plus de clarté et de concision. Ces inévitables épithètes, ces phrases incidentes multipliées produisent naturellement de la confusion; tandis qu'en d'autres endroits la pensée de l'écrivain se présente sous une forme poétique, il est vrai, mais trop vague pour que le lecteur puisse aisément en pénétrer le sens.

Dans cette censure j'espère qu'on saura trouver, non l'intention d'abaisser le mérite réel d'un bon écrivain, mais plutôt le désir de le voir parfait. J'espère aussi, après cela, ne pas paraître faire de réclame en mentionnant que M. Faucher doit publier prochainement, sous le titre *De Tribord à Babord*, les souvenirs d'une croisière dans le Golfe St. Laurent. Ce livre ne saurait rencontrer qu'un accueil favorable de tous ceux qui ont lu de *Québec à Mexico*. Il promet d'être d'autant plus intéressant qu'il y sera question du Canada, c'est-à-dire d'un sujet qui tient au cœur de M. Faucher et dont il fait bon l'entendre parler.

Le luxe typographique avec lequel les œuvres de M. Faucher de St. Maurice ont été imprimées a déjà rencontré force louanges. Les éditeurs, MM. Duvernay Frères et Dansereau ont fait honneur à l'auteur, et se sont fait honneur à eux-mêmes.

JOSEPH DESROSNIERS.

A cette appréciation de M. Desrosiers nous joindrons des extraits d'une lettre adressée à l'auteur par un des écrivains les plus estimés de notre pays. Cette lettre nous ayant été communiquée, nous prenons sur nous de la publier en partie:

«Je ne te répéterai pas combien j'approuve ton idée de rappeler les légendes si nombreuses et si belles de notre pays. Tout ce qui se rattache de près ou de loin aux premières époques de notre histoire, je le crois digne de respect, d'intérêt et d'étude, et la légende, c'est l'histoire racontée au coin du feu, à la clarté de la cheminée qui flamboie, en dessinant sur les murs les ombres fantastiques du passé. La légende, c'est l'histoire écrite par l'imagination, et franchement, je crois que même pour l'exactitude, elle vaut bien celle qu'on prétend trouver dans les bouquins. C'est l'histoire un peu merveilleusement habillée, mais le merveilleux n'existe-t-il pas partout? C'est l'histoire en détails, mais tout n'est-il pas détail dans le monde? Un empire est perdu parce que le général a mal déjeuné le matin d'une grande bataille; un continent change son allégeance parce qu'une maîtresse frileuse ne veut plus entendre parler des arpentés de neige; si Nelson avait pu se faire agréer de la jolie québécoise qui avait captivé son cœur, il aurait probablement vécu en bon bourgeois de la ville de Champlain, et personne n'ayant été averti que "l'Angleterre espérait que tout le monde ferait son devoir," Trafalgar aurait pu prendre une autre tournure; l'histoire l'Angleterre serait bien changée si Cromwell avait eu permission de passer en Amérique, comme il le désirait. Pourquoi s'étonner si Montgomery a été tué et si le Canada est